

Claudine M. Gauch

Daijudo

La quatrième Vision



Roman

Daibudo – La quatrième vision

*Traduction
de l'allemand par
Alain Bosson*


Claudine M. Gauch

Daihudo - La quatrième vision

Roman

© 2009 Claudine M. Gauch

Edition originale (2009)

Editeur:  **BDD**
Books & Documents

Edition française

Editeur: Edition  **h**®

Production et conception du cover: edition@daihudo.com

« Dépêche-toi, Conny ! Nous sommes en retard ! »

Pas besoin de crier comme ça, je ne peux pas aller plus vite, me suis-je dit. Ma copine Sabine avait toujours été meilleure que moi à la gymnastique, et là, elle commençait à m'énerver. Il faut dire que j'étais déjà furieuse à cause de la préposée à la sécurité. A cause de cette vieille bique, j'ai dû laisser mon cher couteau suisse, que je ne reverrais jamais. Tout ça, parce que j'avais oublié qu'il se trouvait en haut dans mon sac à dos. Je savais bien, vous pensez, que l'on n'a pas le droit de transporter de couteau dans les bagages à main, mais je ne pensais pas qu'il y était... Ah, la vieille bique ! Ah, la godiche ! Et justement à cause de cette sotte nous voilà maintenant en retard.

« Conny, j'aperçois notre terminal, bouge-toi ! »

Elle avait raison. Sur un écran au coin du couloir on pouvait lire en grosses lettres « Grande Canarie ». Mais les nombreux fauteuils qui se trouvaient dans le terminal étaient vides : nous étions les derniers.

« Ah, vous voilà enfin » s'exclama avec vigueur l'hôtesse au guichet, « nous ne vous aurions pas attendu une minute de plus, l'avion est sur le point de décoller. »

Je lui décochai un regard noir. Ce n'était pas notre faute, pensai-je avec irritation. Sabine, elle, sourit

amicalement et présenta nos billets. Nous nous sommes ensuite engouffrées aussi vite que possible dans ces espèces de boyaux, reliant la salle d'attente à l'avion, et qui nous amenèrent directement à l'intérieur de l'appareil.

« Place numéro 30, A et B, nous annonça une aimable hôtesse d'accueil. Je poussai un grand ouf de soulagement en voyant que nous avions des places côté hublots. Je n'aime pas les places centrales de l'appareil. On ne sait jamais à l'avance à côté de qui on va s'asseoir. On peut tomber sur une personne qui ronfle, qui sent mauvais, qui rouspète, ou même qui a des flatulences. Mais là, nous avons apparemment de la chance.

Tout essouffées, nous nous sommes faufilees à travers l'étroit couloir de l'avion. On avait l'impression de se tailler un chemin à travers une horde de primates qui nous fixaient avec des yeux ronds. Pourquoi nous regarder la bouche bée, juste parce qu'on est en retard ? Sabine pensait sûrement la même chose, à voir ses yeux bruns qui pulvérisaient littéralement du poison sur la foule des passagers. Nous avons avancé courageusement jusqu'à nos sièges, installé nos sacs à dos dans les casiers placés au-dessus des sièges, dans lesquels nous nous sommes ensuite laissées glisser avec des grognements et des soupirs.

« Ça y est ! » Ma copine me regarda avec un sourire complice. Elle se défit de sa veste jaune qu'elle plaça entre nos sièges, secoua la tête, remit en forme sa coiffure généreusement passée au spray, puis s'installa confortablement. Je regardai tout

autour de moi. Dans l'avion à présent, tout le monde s'était enfin recentré sur lui-même, son partenaire ou son enfant. Plus personne ne nous fixait. Je n'aime pas, quand les gens me regardent. Chaque fois que je sens le regard de quelqu'un se poser sur moi, je me sens agressée. Que peut-on bien penser de moi ? A l'instant, quand nous passions à côté de tous ces gens, à quoi pensaient-ils, juste là ? Sab', elle, ne se posait jamais ce genre de questions. Ah, ça ! Elle n'est pas comme moi. Je me retournai pour la regarder : elle avait l'air de penser à quelque chose d'agréable, les commissures de ses lèvres esquissant un sourire. Je regardai à gauche, à travers le hublot à côté de moi. Nous étions en train de rouler vers la piste de décollage. Je n'avais même pas remarqué que l'appareil s'était mis en mouvement. Quelques voitures électriques roulaient à une distance de sécurité d'un abri à l'autre. Le personnel au sol, chargé de boîtes à outils, s'affairait dans tous les sens à un rythme trépidant. Notre avion bifurqua tout à coup, et les ouvriers au loin disparurent de mon champ de vision.

Je me reposai à l'appui-tête de mon siège. Soudain, je me retrouvai en pensées auprès de Thomas. Je sentis mon cœur commencer à battre plus vite. Mais les papillons qui virevoltaient dans mon esprit furent rapidement chassés par des guêpes aux aiguillons étincelants. Je fermai mes yeux et endurei ces émotions en espérant les voir disparaître rapidement.

Le passage d'une zone de turbulences me réveilla en sursaut. J'ouvris les yeux et me tournai encore toute confuse vers Sabine. Sans me gratifier du

moindre regard, elle me dit sur un ton impassible : « Alors, bien dormi ? Suis contente que tu sois enfin réveillée, tes ronflements m'ont véritablement tapé sur le système, chérie ». Elle ricanait en fixant avec grande concentration l'écran de télévision situé sur le siège de devant.

« Oh, désolée ! Tu aurais dû me secouer », lui dis-je sur un ton amusé. Mais Sabine ne semblait pas m'avoir entendue. Elle jetait toujours un regard noir aux gens qui étaient assis un peu plus loin sur notre droite. Je poussai un petit gémissement. Qu'y avait-il encore ? Je connaissais trop bien mon amie. Cette famille de quatre qui se trouvait là a dû combiner quelque chose qui irritait Sab'. Je n'eus pas besoin d'insister pour savoir le fin mot de l'histoire. Sabine se leva d'indignation et dit tout fort, les ailes du nez frémissantes de colère : « Dis-moi que je rêve ! Il y a même le père qui met son doigt dans le nez ! Ah, c'est pas vrai, quel goret ! Regarde, Conny, il s'essuie même sur son siège ! Pouahh ! Mais quel cochon ! ». Sabine était hors d'elle. D'accord, ce que faisait le passager était peu ragoûtant, mais Sab', de son côté, était d'un naturel pour le moins susceptible. Sa coupe de cheveux lui donnait un air insolent, ses immenses boucles d'oreilles et ses habits moulants complétaient son look assez provocant.

« Sabine, laisse tomber, ne t'énerve pas comme ça. Tu n'es pas assise sur son fauteuil tout humide, que je sache. »

Elle me décocha un regard enflammé.

« Non, d'accord. Mais quand même, c'est dégoûtant. Et en plus, comment je fais pour regarder

mon film, avec tout le tapage qu'ils font ? » Typique Sabine ! Je ne pus m'empêcher de sourire.

A la fin du film, Sabine essaya de me parler de Thomas. Moi je ne voulais pas. Le chagrin d'amour que Thomas m'avait causé quelques jours auparavant était trop profond. Heureusement Sabine n'insista pas. Elle avait remarqué que j'avais simplement besoin de temps. A intervalles réguliers des bouffées de colère remontaient à la surface en pensant à mon couteau suisse perdu, mais je devais bien ranger, tant bien que mal, cette amertume dans le dernier tiroir de ma conscience, celui qui portait l'étiquette « La vie continue ».

L'avion filait son bonhomme de chemin et le voyage se déroula plus ou moins tranquillement, si l'on faisait abstraction de nos chers voisins qui donnèrent à Sabine l'occasion de démontrer ses talents de mime plus souvent qu'à son tour.

Après environ quatre heures de vol, avec une escale à Madrid, nous atterrissions sur l'île de la Grande Canarie. Dès que le voyant indiquant qu'on pouvait détacher la ceinture s'alluma, Sabine voulut décamper aussi vite que possible. On devinait facilement pourquoi. Elle ne voulait en aucun cas se trouver en contact avec un de nos pénibles voisins.

« Tu vois, Conny, comme ça on en aura fini avec la famille Goret », chuchota Sabine. Avec ses talons aiguille, sa mini-jupe moulante et le sac à dos plein à craquer, elle eut du mal à se frayer un chemin au milieu de la foule des passagers jusqu'au hall central de l'aéroport. Moi, par contre, je pus sortir de l'avion plus facilement : je portais des shorts en coton bien

confortables, de simples sandales arrondies devant avec des semelles plates. C'était très comique de voir Sabine tituber devant moi, et je ne pus retenir qu'à grand peine un immense éclat de rire.

Le hall principal grouillait de voyageurs, et nous croisâmes le chemin des gens les plus divers. Un couple de Chinois s'arrêta quelques instants à côté de nous. Le mari avait une conversation agitée avec sa femme. Il secouait ses mains en tous sens, et les tonalités de sa voix s'élevaient avec celles de sa femme à qui mieux mieux. Il ne s'accorda aucun répit et, tout en parlant, prit sa femme d'une main despotique et les voilà partis. Partout où nous regardions, nous apercevions des magasins : des librairies, des bijouteries, des épiceries, des kiosques à journaux, des snacks, des boulangeries, des stands de loterie, des confiseries. Aussitôt que j'aperçus la boulangerie, mon estomac se rappela à mon bon souvenir. Malheureusement, nous n'avions pas le temps de traîner ici plus longtemps, et encore moins d'entrer dans la boulangerie. Pressées, nous étions à la recherche du tapis roulant qui transportait les bagages à la sortie de l'avion. Les panneaux nous orientèrent facilement et nous trouvâmes nos valises, que nous pûmes réceptionner assez rapidement. Le bus-navette de l'hôtel nous attendait déjà sur le parking de l'aéroport.

J'avais de la peine à réaliser : me voilà enfin en vacances sans mes parents ! Bon d'accord, mes 18 ans au compteur signifiaient que je n'avais plus besoin de leur demander leur permission. Mais tout de même, je n'avais jamais eu l'idée de partir en

vacances sans ma famille, ou de voyager seule à l'étranger.

Une semaine aux Canaries, seule avec ma copine ! Le soleil, la plage, la mer et moi ! J'aurais encore pu ajouter « et les garçons ». Mais des garçons, j'en avais plus qu'assez.

La navette nous amena à un hôtel dont le look extérieur nous plut énormément. La façade était décorée de violettes. Pas des vraies fleurs, s'entend, des fleurs peintes. De magnifiques fleurs jaunes et blanches poussaient autour de l'hôtel, avec un petit chemin étroit qui serpentait au milieu, comme dans un jardin botanique. Il invitait les clients de l'hôtel à une promenade au milieu de cette étendue de fleurs.

Le bus s'arrêta sur la grande place directement devant le portail vitré de l'hôtel. De grandes colonnes, sur lesquelles des lions de pierre trônaient pompeusement, délimitaient l'esplanade. J'étais comme une reine, sur le point d'entrer dans son palais, et incapable de me remettre de mon étonnement.

Je soulevai mon postérieur et remarquai à ce moment-là seulement à quel point j'étais fatiguée. Je frissonnai légèrement en me levant et dus me concentrer pour garder mes paupières ouvertes. Sabine, elle, affichait encore une forme resplendissante. Elle ajusta sa mini-jupe et descendit du bus de très bonne humeur. Le chauffeur, un grand Espagnol buriné par le soleil, nous sortit les valises. Huit autres personnes avec les jambes en coton se tenaient devant le bus et se firent remettre leurs bagages en mains propres.

L'agencement du hall d'entrée de l'hôtel dépassait ce que j'avais pu imaginer. Étais-je en train de rêver, ou alors devais-je nettoyer mes lunettes ? L'ameublement devait coûter une fortune. Il était incrusté de pierres précieuses qui miroitaient. Tout resplendissait dans ce hall. Bon, peut-être bien que ce n'étaient pas de véritables pierres précieuses, mais le sol en marbre était très recherché, et les tableaux sur les parois dégageaient quelque chose de très distingué.

Après les formalités à la réception, nous pouvions enfin prendre possession de notre chambre. Nous nous imaginions déjà à quoi pouvait ressembler la chambre. Après tout, nous venions déjà d'avoir une première impression à l'entrée de l'hôtel. Nous nous représentions une chambre d'hôtel agréable, soignée et luxueuse. Cet avant-goût nous donnait des ailes.

Délicatement et remplies de curiosité nous entrâmes dans la chambre numéro 35. Sabine pénétra la première. Elle s'immobilisa soudain.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » dit-elle avec un filet de voix. Je m'avançai d'un pas à sa hauteur et jetai un regard dans la même direction qu'elle. Dans un coin de la chambre, à droite, il y avait un tas d'ordures indéfinissable. C'était tout sauf ragoûtant ! Sabine était généralement très pointilleuse, mais sur ce coup, je devais lui donner raison.

« Conny, je n'y crois pas. En bas ça avait l'air si beau, et là ? »

« Ecoute Sab', si c'est juste ce petit tas, ce n'est pas un drame », essayé-je pour la calmer. Mais au lieu de se détendre, Sabine sentait la colère l'envahir, à

mesure qu'elle découvrait de la saleté dans presque tous les recoins de la chambre, y compris la salle de bain. En pestant, elle passa frénétiquement la pièce au peigne fin. Et plus Sabine examinait la situation, plus elle s'énervait. Il y avait des cheveux un peu partout dans la salle de bains ; des toiles d'araignées pendouillaient au-dessus de la baignoire, les matelas étaient beaucoup trop mous (on aurait dit des matelas à eau), sans oublier une belle grosse araignée qui devait avoir pris ses quartiers depuis des années sous cette literie de pacotille. Sabine s'écroula épuisée sur son lit.

« Dis-moi que je rêve, Conny, dis-moi que ce n'est pas vrai », lâcha-t-elle dans un gémissement. « Je m'étais tellement réjouie de cet hôtel, tout avait l'air si génial dans le hall d'entrée ». Je partageais sa déception. Mais maintenant il fallait tirer le meilleur parti possible de cette situation. Il me vint une idée pour dérider mon amie.

« Allez, viens, Sab', on laisse tout en plan. Allons faire un tour pour voir à quoi ressemble la plage. »

Sabine se leva d'un coup.

« Cool, ton idée ! C'est peut-être géant, cette plage ! ».

Nous quittâmes notre chambre comme des fusées, descendîmes les escaliers à toutes jambes et nous précipitâmes à l'extérieur. La plage n'était pas loin de notre hôtel. Nous courûmes aussi vite que possible, en riant de notre enthousiasme effréné.

Et voilà enfin la plage à nos pieds. L'air marin me titillait les narines. Pendant un court instant je m'immobilisai et, les yeux fermés, je m'imprégnais de

la chaleur, de l'ambiance des vacances et du bruit des vagues. Après ce moment de méditation nous enlevâmes nos souliers et fîmes quelques pas en direction de la mer.

« Oh, non ! » avons-nous pleurniché en chœur. Comme sur commande nous avons regardé simultanément à nos pieds : ça ne pouvait pas être vrai ! Au lieu d'un sable fin et doux, celui sur lequel nous marchions, grossier et épais, picotait et griffait la plante de nos pieds. Nous échangeâmes un regard effaré. « Nos premières vacances sans les parents, qui étaient censées être super géniales... » La voix de Sabine était triste à fendre l'âme.

Nous regardâmes autour de nous et remarquâmes plein de gens, comme sur un marché. Des déchets de papier et des gobelets en plastique traînaient un peu partout sur la plage. La mer donnait tout sauf envie de s'y baigner. On aurait dit une énorme bouille à manger à la cuillère.

Étions-nous trop exigeants ? Ou alors étaient-ce nos parents qui s'étaient complètement trompés en nous conseillant ces vacances ?

Nous quittâmes la zone de la plage la tête en bas et le moral dans les talons. Nous nous étions réjouies de notre premier contact avec la mer, en imaginant plutôt un long moment de plaisir et de détente.

Ce soir-là, Sabine et moi nous couchâmes tôt. L'envie d'une soirée débridée dans une disco ou une sortie dans n'importe quel autre endroit pour rencontrer du monde, nous était complètement passée.

Malgré notre déception initiale, durant les trois jours qui suivirent nous profitâmes de nous détendre au soleil et à la mer, certes en faisant un effort sur nous-mêmes, vu qu'il n'y avait pas d'autres possibilités de nager. Mais il y avait quand même de bonnes glaces et un bar, que l'on appréciait beaucoup.

Durant l'après-midi de notre quatrième jour nous nous sommes promenées tranquillement, mon amie et moi, le long de la plage. C'était une journée de grosse chaleur, le soleil brûlait notre peau, nulle part le moindre filet de vent ne semblait pointer à l'horizon. Nous avons parlé de Dieu, et nous avons refait le monde, en rigolant de temps en temps de notre propre naïveté. Sabine ne mentionna plus Thomas. Je lui en étais très reconnaissante.

Nous étions en train d'évoquer une bêtise que j'avais commise il y a quelques mois, lorsque, tout à coup, j'entendis une voix masculine. Je ne comprenais pas ce qui était dit, mais la sonorité me fascina. Je jetai un coup d'œil sur le côté et aperçus, étendu sur son linge de bain, un jeune gars d'une beauté insolente. J'enlevai mes lunettes pour les dépoussiérer avec mon T-shirt, les remis et m'assurai d'avoir bien vu ce que j'avais vu. Mais oui, juste là, à côté de moi, il y avait le plus beau garçon que j'aie jamais vu de ma vie. Qu'il était bel et bien le plus beau, je ne le savais pas de manière scientifique, mais c'est en tout cas ainsi que tous mes sens le percevaient. Ma copine, par exemple, me dit plus tard qu'il était beau, certes, mais qu'il l'était parmi une foule d'autres garçons. Avec son gros nez crochu. Et

ses lèvres beaucoup trop fines. Et ses cheveux ? Avec une tête si clairemée une permanente n'aurait pas été un luxe. « Et alors ? », je répondis à Sabine. Quand on est amoureuse, ces peccadilles ne jouent aucun rôle. J'étais probablement immobile en train de reluquer ce jeune gars lorsque Sab' me fit du coude en me disant : « Ouh ouh, Conny, y'a quelqu'un ? Tu as vu un dragon ? »

« Quoi, qu'y a-t-il ? » J'étais complètement à l'Ouest et ne savais pas si je devais rire ou pleurer, si je devais continuer mon chemin ou rester sur place. Mon cœur se mit à battre la chamade et mes jambes étaient en coton. « Tu ne le vois pas, Sabine ? Là, sur son linge de bain. »

Ma copine suivit mon regard. « Tu parles duquel ? Il y a plein de types par ici allongés avec leurs linges. »

« Là-bas ! Le plus beau mec de la Création ! Celui avec le costume de bain bleu marine. »

Sabine scruta une nouvelle fois avec des yeux plus aiguisés. « Ah, celui qui est là bas », dit-elle sur un ton désabusé, en ajoutant « Et alors quoi ? »

Ce dernier commentaire me tira de mes rêveries.

« Sabine, lui dis-je avec sévérité, tu ne vois donc pas ce jeune homme ? Il est super, il a un rayonnement, ses mains, ses yeux, et... »

« Ah d'accord, m'interrompt Sabine. Oui, cool, je vois. Tu viens tout juste de tomber amoureuse. Désolée, dans la direction que tu m'indiques je ne reconnais rien qui ressemble à ce que tu me racontes. Ça doit être la flèche de Cupidon... »

« Reste tranquille », lui dis-je énervée. De nouveau, c'était typique Sabine, mais je ne lui en voulais pas. Je savais ce qu'elle voulait dire.

« Allez, vas-y. Comment tu sauras, sinon, comment il s'appelle ? » Je rougis.

« Oh non, jamais de la vie. Ça je ne le fais pas. »

Mon euphorie se transforma soudain en un sentiment pitoyable et sans espoir, un sentiment que je traînais avec moi comme un boulet depuis des années. Furieuse – furieuse contre moi-même – et sans accorder le moindre regard à Sabine, je continuai mon chemin en m'enfonçant lourdement dans le sable. Mon amie me suivit avec un regard effaré. Elle ne dit plus rien et savait bien pourquoi.

Conny, une jeune femme de 18 ans ordinaire, ne se sent pas à l'aise. Durant ses vacances avec sa meilleure amie, elle rencontre le grand amour qui l'amènera en Australie. Tout au long de son parcours, la jeune femme est non seulement empreinte de reconnaissance mais prend conscience de ses propres forces et faiblesses.

A travers cet apprentissage, soutenu par le mystérieux mouton Daihudo, Conny apprend à s'accepter telle qu'elle est.



Daihudo[®].com